Thomas Hunkeler et Marc-Henry Soulet (éds)

ANNIE ERNAUX

Se mettre en gage pour dire le monde

Copyright

MētisPresses, © 2012
Atelier 248, rte des Acacias 43, CH – 1227 Genève
http://www.metispresses.ch
information@metispresses.ch

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Table

Introduction
Thomas Hunkeler et Marc-Henry Soulet
11

Annie Ernaux: posture de l'auteure en sociologue
Jérôme Meizoz
27

Ce que disent les chansons. La lecture d'Annie Ernaux, un rapatriement?
Michèle Touret
45

Le personnage social à l'épreuve: les deux Annie Ernaux
Danilo Martuccelli
65

Annie Ernaux et la névrose de classe
Vincent de Gaulejac
83

Annie Ernaux, une écriture cathartique? À propos des *Armoires vides*
Thomas Hunkeler
105

Annie Ernaux - Pierre Bourdieu: les affinités électives entre deux formes d'auto-analyse engagée
Franz Schultheis
119

Le poids des ombres… ou l'engagement sous contrainte
Viviane Châtel
131

Les choix littéraires comme mise en gage de soi et convocation du monde
Francine Dugast-Portes
145

S'engager ou s'exposer?
Marc-Henry Soulet
161

Évanescence du Moi et réalités du Je
Jean-Michel Devésa
179

Passions du sujet: *Passion simple* d'Annie Ernaux et la question de l'engagement littéraire
Peter Frei
195

«Écrire, c'est toujours au présent»
Entretien avec Annie Ernaux par Thomas Hunkeler et Marc-Henry Soulet
209

Crédits
219

Engagement et distanciation: Pierre Bourdieu et Annie Ernaux[1]

Franz Schultheis

Notre contribution vise à mettre en lumière certaines affinités électives entre deux auteurs, leurs trajectoires biographiques respectives et les formes d'écriture engagée allant de pair. Les deux auteurs concernés ne se sont jamais rencontrés. De plus, leurs œuvres n'appartiennent pas à un seul et même champ, ne s'inscrivent pas dans le même genre d'écriture. Tandis que l'une s'est fait sa place dans le champ de la littérature après une carrière rapide, l'autre est devenu ethnologue, ensuite sociologue après une conversion biographique radicale, le transformant de philosophe normalien en chercheur de terrain. Tandis que la première s'est d'abord servie du «moi» singulier pour parler de «son» expérience du monde social avant de le laisser tomber, ou disparaître, au profit d'une écriture impersonnelle, le second opte, dès le début de sa carrière, pour une écriture impersonnelle renonçant au «moi» singulier. Il fait de l'écriture impersonnelle un principe clé de son travail d'objectivation de la réalité sociale, et ce même lorsqu'il se trouve en contact direct avec les expériences subjectives et sa biographie personnelle. Il retrouvera néanmoins le «moi» personnel vers la fin de sa vie en entreprenant le projet d'une auto-analyse sociologique.
Mais, même si les deux auteurs visés semblent appartenir à des univers très différents marqués par des règles de jeu divergentes, cela ne semble guère les empêcher de poursuivre des enjeux analogues et de jouer des rôles homologues sur leurs scènes respectives avec un engagement et des stratégies semblables[2]. Leurs œuvres, aussi différentes qu'elles risquent de paraître à première vue, semblent caractérisées par une posture particulièrement distanciée et réflexive par rapport à la réalité sociale, un regard attentif et lucide sur les phénomènes quotidiens les plus ordinaires et banals, produisant systématiquement une rupture avec le «ça va de soi» apparent. Les deux semblent partager l'expérience d'un déracinement et d'un

déplacement par rapport au monde social de leur enfance, allant de pair avec des trajectoires biographiques lointaines qui, à travers l'univers social, les éloigneront rapidement et radicalement de leurs origines familiales.

Vu de loin avec les yeux de sociologue, Annie Ernaux et Pierre Bourdieu, de dix ans son aîné, semblent vivre, chacun à sa façon, une expérience sociale assez générale, expérience qui peut concerner une époque particulière et devenir par là un «destin de génération». Il s'agit de l'ascension sociale par l'école et d'une mobilité double, géographique et sociale à la fois, caractéristique de l'époque dite «Les Trente Glorieuses». Annie et Pierre se trouvent tous les deux arrachés au destin de reproduction intergénérationnelle des conditions sociales et des «chances de vie» (Max Weber) de leurs familles d'origine grâce, comme dirait Bourdieu [1998: 9-10], à l'action de la «main gauche de l'État», offrant aux jeunes élèves méritant d'origine modeste une sorte de tremplin pour s'arracher à leur origine sociale et s'envoler dans les sphères supérieures de l'espace social. Pierre et Annie sont tous les deux des migrants de l'intérieur, expatriés des terres d'origine et arrachés à une succession sociale en lien à un patrimoine contraignant. Mais les deux «miraculés» auront en même temps à payer un prix considérable sous forme d'une double absence, une double non-appartenance, à la fois en ce qui concerne leur milieu d'origine et en ce qui touche le milieu social «d'accueil», pas si accueillant que ça, où ils se trouvent finalement transportés et placés selon les critères formels de classement social établis (CSP, modèles de stratification sociale, etc.) sans pour autant y devenir entièrement familiers.

Sur le plan de leur habitus, le prix à payer se manifestera sous forme de «clivage» ou d'ambivalence: on pourrait parler d'un habitus hybride, comportant des dispositions sociales de milieux et des styles de vie distincts et distinctifs, largement incompatibles les uns avec les autres, dont les contradictions se feront ressentir de façon durable par une sorte de *double bind* par rapport au monde social. Étant donné que l'œuvre et la personne d'Annie Ernaux se trouvent au centre de ce recueil de textes et mis en lumière tout spécialement par les autres contributions, nous nous permettons de consacrer, dans notre approche comparative des deux auteurs, un espace privilégié à Pierre Bourdieu pour mieux nourrir notre hypothèse de départ concernant les affinités électives entre les deux[3].

Deux regards sur le monde social, deux façons d'en parler

Dès la première rencontre, ce qui frappait à la lecture d'Annie Ernaux), c'était sa façon de parler du monde social au nom de sa propre expérience subjective avec une omniprésence du «moi» témoignant, tandis que du côté de Bourdieu, le mot «moi» semblait être un tabou absolu. Bourdieu nous parlait de son propre vécu à travers des données macrosociologiques et des indicateurs statistiques «objectifs» sans utiliser la première personne et sans faire explicitement référence à ses expériences subjectives. Pourtant celles-ci étaient omniprésentes dans ses recherches et ses écrits, dans le choix de ses objets d'études et ses analyses théoriques et empiriques comme il l'a bien souligné dans l'un des nos entretiens:

La sociologie de l'éducation, la sociologie des grandes écoles, la sociologie des intellectuels a été finalement l'antidote. À chaque moment, c'était de moi qu'il s'agissait, en général et en particulier, et j'étais obligé d'objectiver ma propre expérience qui en faisait partie, mais, en même temps, d'objectiver des limites de mon expérience, de dire «ça, c'est une vision de provincial qui est arrivé avec un accent, qui a dû le corriger, etc.»

Bourdieu et Schultheis [2001: 194-207]

Ce n'est pas un hasard si Bourdieu, en rentrant d'Algérie, retourne tout de suite dans son pays natal, le Béarn, pour y appliquer le même regard distant de l'ethnologue qu'il a su développer pendant son travail de terrain algérien. Quand on lit ses études sur la société paysanne française en pleine transformation (ce qu'il appellera ses «Tristes Tropiques» à l'envers dans un de nos entretiens), on se trouve bouleversé par un style à la fois très distant et froid dans sa façon de récolter des témoignages sur un vécu social dramatique et pourtant marqué, entre les lignes, par une sorte d'engagement intellectuel et personnel qui s'y oppose. Engagement et distanciation à la fois: tel est le paradoxe de la posture et du regard que la sociologie offrait à Bourdieu. Pouvoir parler du monde social sans être obligé de le faire au nom de sa propre expérience, de ses propres blessures et frustrations et sous forme de récit à la première personne. Faire tout un travail d'autoanalyse sans pour autant en faire une affaire purement personnelle, c'est tout un art, un travail ascétique. L'analyse des structures et des déterminations du monde social, de ses forces et violences, se présentait au jeune Bourdieu comme une sorte de «sport de combat» permettant de se défendre, à l'aide des armes de réflexivité critique offertes par la sociologie, contre un jugement social qui lui pesait lourdement. De son côté, Annie Ernaux nous parle certes à la première

personne d'une expérience biographique semblable, mais parvient à une forme de «distanciation engagée» tout aussi radicale.
Paradoxalement ou pas, ces deux auteurs allaient dans leurs trajectoires biographiques respectives, chacun de son côté et à sa façon, changer de cap: Annie Ernaux laissant le «moi» derrière elle en développant ce qu'elle allait appeler l'«écriture impersonnelle», tandis que Bourdieu allait se servir de la première personne pour s'objectiver en tant que sujet de connaissance vers la fin de sa carrière, afin de mettre en lumière les «conditions de possibilité» (*Möglichkeitsbedingungen*: Max Weber) de sa propre œuvre scientifique[4]. Mais si Bourdieu y fait systématiquement référence à ce «moi» au *coming out* si tardif, cette écriture à la première personne prend malgré tout la tonalité d'un récit impersonnel sous forme d'objectivation sociologique et de distanciation réflexive, s'opposant le plus radicalement possible à la tentation de tomber dans les pièges de la démarche autobiographique. L'autosocioanalyse, à laquelle Bourdieu se soumet à l'âge de 70 ans, au moment où il préparait son départ du Collège de France, mais en ignorant totalement qu'il était d'ores et déjà touché par une maladie grave et qu'il n'avait plus longtemps à vivre, semblait représenter pour lui un acte de libération d'un interdit qu'il s'était imposé à lui-même pendant de longues décennies. Considéré rétrospectivement, l'interdit de parler à la première personne s'est mis en place au moment où le jeune Bourdieu vivait sa conversion de philosophe normalien, dont l'idéal-type était représenté à ce moment historique par la personne de Jean-Paul Sartre. C'est en bonne partie explicitement et stratégiquement contre le «moi-je» de ce type d'intellectuel universel que Bourdieu, mal à l'aise face à la prétention narcissique de cet habitus élitiste, a construit successivement sa propre posture intellectuelle et scientifique. C'est sous les conditions exceptionnelles de la guerre d'Algérie qu'il trouva un contexte propice au développement de sa forme d'écriture engagée:

C'est assez typique de mon expérience qui était quelque chose d'assez extraordinaire: j'étais à la fois très bouleversé, très sensible à la souffrance de tous ces gens, et en même temps il y avait aussi une distance de l'observateur, qui se manifestait dans le fait de prendre des photos [...] je me disais que j'étais un drôle de mec: c'était là, dans ce village où il y a l'olivier, un endroit où les gens, le premier jour de notre arrivée, – non pas le premier jour, c'est le deuxième jour, le premier c'était plus dramatique, je ne le raconte pas, ça ferait un peu pathos héroïque – donc le deuxième jour, les gens commençaient à dire «moi j'avais ci, j'avais ça, j'avais dix chèvres, moi j'avais trois moutons», ils disaient toutes les valeurs qu'ils avaient perdues et moi j'étais avec trois autres et je notais tout ce que je pouvais; j'enregistrais le désastre et en même temps, avec une sorte d'irresponsabilité, – ça c'est vraiment l'irresponsabilité scolastique, je m'en rends compte rétrospectivement – j'avais dans la tête d'étudier tout ça, avec les techniques dont je disposais – je me disais sans cesse: «mon pauvre Bourdieu, avec les pauvres instruments que tu as, tu n'es pas à la hauteur, il faudrait tout savoir, tout comprendre, la psychanalyse, l'économie», j'ai fait passer des tests de Rorschach; je faisais tout ce que je pouvais pour essayer de comprendre.[5]

Comment parler du monde social?

Cet habitus d'objectivation impersonnelle du monde social allait devenir le crédo et le style de tout un groupe de jeunes chercheurs se réunissant autour de la figure emblématique de Bourdieu après son retour à Paris en 1962 et son installation au Centre de sociologie européenne. À partir de ce moment-là, Bourdieu devint d'une certaine façon prisonnier d'un modèle de scientificité impersonnelle à travers la contrainte sociale d'un univers, dont il fut certes lui-même l'architecte et le centre de gravité, mais qui l'exposait aux regards attentifs de ses proches comme de ses ennemis.
Vers la fin de sa vie il me parla à plusieurs reprises avec regret du prix à payer pour ce choix si radical d'un type d'écriture impersonnelle sur les choses de la vie et ses propres expériences personnelles:

En fait le souci d'être sérieux, scientifique, m'a porté à refouler la dimension littéraire: j'ai censuré beaucoup de choses. Je pense que pendant toute la première période du Centre de sociologie européenne, il y avait, sans que ce soit une consigne, un encouragement tacite à censurer tout ce qui était philosophie et littérature. Il fallait respecter les règles tacites du groupe. Ça paraissait impudique, narcissique, complaisant.[6]

Dans la panoplie de différentes façons, formes et instruments propres à décrire le monde social, tels que le film, le théâtre, la photographie, le journalisme, le roman ou la poésie, la danse, la bande dessinée ou la peinture, Bourdieu semble avoir choisi la voie la plus austère, la plus ascétique et disciplinée, la plus codifiée et la plus soumise à des règles méthodologiques strictes: les sciences sociales. Il rentre ainsi dans un champ marqué par un besoin particulièrement prononcé de légitimer toute prise de position par des procédures transparentes et «objectives» de construction, d'analyse et d'interprétation des fait sociaux. Cette norme de l'objectivité scientifique se retraduit, entre autres, par tout un ensemble d'interdits et de tabous, surtout en ce qui concerne la manifestation des traces de subjectivité sous forme de jugements axiologiques.

C'est uniquement vers la fin de sa vie, après avoir obtenu toutes les formes de consécration sociale imaginables et doté, enfin, d'une légitimité irrécusable, que Bourdieu s'est progressivement libéré de ses tabous. Il prit dès lors la liberté de transgresser quelques règles méthodologiques dans des publications telles que *La misère du monde* et parvint à un style presque littéraire qui marquera la fondation de la revue *LIBER* dans laquelle il publiera ses propres textes de critique littéraire ainsi que les pamphlets politiques de son cru, pamphlets qu'il intitulera significativement: «Contre-Feux».
Si Bourdieu découvrit tardivement les voies d'une sociologie biographique et personnelle en écrivant son auto-socioanalyse, Annie Ernaux, quant à elle, poursuivit sa carrière littéraire en tant qu'auteure de toute une série de récits autobiographiques, mais en leur donnant de plus en plus l'allure de «biographie impersonnelle». Malgré la pertinence de son regard sociologique sur le monde social et la clairvoyance de sa «description dense» [Geertz 1973] ses écrits que l'on pourrait qualifier de «biographie sociologique» ne quitteront pas pour autant, du moins selon les catégorisations scolaires, la chasse-gardée de la littérature. Aussi intenses que puissent paraitre les affinités électives entre les deux écritures, elles restent soumises aux règles du jeu de leurs disciplines et genres respectifs.

Génération «ascenseur social»

Mais quelles sont les conditions sociohistoriques, quel est le contexte ayant pu faire naître, pour ne pas dire «produire», des expériences biographiques de ce type, ayant pu rendre possible, pour ne pas dire probable, le type de trajectoire et d'expérience biographique vécue par Annie et Pierre? Ne serait-il pas envisageable d'admettre que l'on se trouve ici confronté à une sorte de destin collectif d'une génération particulière, marquée par un contexte sociohistorique favorisant l'ascension sociale au moins pour un certain nombre d'individus qui «normalement», c'est-à-dire selon les conditions sociales de leurs parents et selon les attentes quant à leur avenir, n'auraient très probablement pas eu accès à de telles «chances de vie»?
Si l'on veut objectiver sociologiquement les biographies d'Annie Ernaux et de Pierre Bourdieu en se servant des données de la statistique sociale qui nous offrent les effets agrégés de ce qui arrive à une multitude de petites Annie et de petits Pierre à l'époque d'après-guerre en France comme dans les autres pays industrialisés, on constate une dynamique de mobilité sociale ascendante très forte, dont la force motrice de départ semble être l'accès d'une population de plus en plus large à l'enseignement supérieur. Comme il le souligne dans son auto-socioanalyse, c'est à l'école que Pierre Bourdieu doit tout. C'est également l'école qui arrachera Annie Ernaux à son milieu social d'origine et qui lui offrira la bouffée d'air frais nécessaire pour respirer librement.
Pierre et Annie suivent le modèle Rastignac de l'ascension sociale: quitter la campagne, la province, partir pour la grande ville, si possible «monter» à Paris. Il faut aller dans le lieu qui rassemble tous les capitaux, matériels et immatériels, économiques, culturels et symboliques et essayer de l'utiliser comme tremplin pour la réalisation de ses ambitions. Négativement exprimé, le même processus prend la forme d'un arrachement à ses propres racines. Il faut s'arracher à son milieu, secouer les signes de ses origines familiales et sociales. Il faut quitter les siens, parce que on ne peut pas faire son ascension sociale «avec», mais uniquement «contre» eux. L'établissement d'une distance géographique et physique semble ainsi représenter un premier pas nécessaire pour parvenir à une distanciation sociale de ses origines. Pierre Bourdieu souffrait lourdement de ses origines dont il avait honte comme de sa famille, de sa province, de sa langue maternelle et de cet accent qui lui collera à la peau durant toute sa vie et qui semblait le trahir à tout moment, dévoilant ses origines et par-là son identité sociale. Cette souffrance sociale, subjectivement expérimentée, mais socialement produite, sera un des thèmes privilégiés de sa sociologie: il s'intéressera, dès son séjour en Algérie, aux phénomènes de violence symbolique, si souvent véhiculés par le langage. Combien de fois a-t-il, jeune garçon, expérimenté cette honte sociale si bien rapportée par Annie Ernaux quand elle parle de son père et de ses faux pas lorsqu'elle écrit «lu et à prouver» ou lorsqu'elle se trompe de «classe» (dans les deux sens du terme) en entrant dans le faux compartiment du train, etc.? Appartenir à deux monde incompatibles est déjà difficile quand il s'agit d'univers parallèles indépendants, comme deux pays avec deux cultures et deux langues, des mœurs et des symboles, des rites et des usages quotidiens différents, «étrangers» et «étranges» les uns pour les autres. Mais quand il s'agit de deux sphères d'un même monde social

stratifié et hiérarchisé, marqué par des différences retraduites en inégalités, caractérisé par des jugements de valeur sur toute forme de pratique sociale, aussi banale qu'elle soit, cette coexistence n'est plus ni «paisible» ni «égalitaire», mais se trouve traversée par des effets de domination. Pour la petite Annie comme pour le petit Pierre, il a du être particulièrement douloureux d'apprendre que l'on ne dit point ceci de cette façon, mais d'une autre si l'on veut le dire comme les «gens biens», étant donné que chez eux, au sein de leur famille, on disait bien ceci de telle façon et pas autrement. Est-ce là une raison suffisante pour écarter les parents de la classe des gens «biens»? En acquérant la culture scolaire et, par-là, la culture légitime, Annie et Pierre s'éloignaient forcément de leur culture d'origine, de cette «culture populaire», et voyait progressivement le monde à travers les catégories cognitives et esthétiques des classes sociales en possession de la culture légitime. Comme des travailleurs frontaliers, ils passaient d'un univers social à l'autre: à la frontière il faut switcher, changer non seulement de code linguistique mais de code culturel: adapter sa façon de se tenir, de manger, de rire, de parler, de se vêtir, etc. En rentrant chez eux, leur état de jeunes gens qui «lisent» des livres du matin au soir au lieu de travailler avec leur main comme tout le monde était déjà, en tant que tel, source de suspicion. Mais si, en plus, ils risquaient de tomber dans le piège du faux registre en parlant comme ils parlaient à l'école ou comme parlent les gens de la ville, il fallait s'attendre à entendre «Pour qui se prend elle/il?» Tout le problème du migrant de l'intérieur réside peut-être dans ces quelques mots. Bourdieu lui-même parle d'un habitus clivé pour caractériser cette situation «entre toutes les chaises», un habitus qui traine avec lui les empreintes des origines tout en étant empreint, au moins partiellement, des conditions et styles de vie matériels et symboliques caractéristiques du milieu auquel il tente d'accéder.

Dans nos sociétés occidentales d'après-guerre, toute une génération a été marqué par cette dynamique d'ascension et de mobilité sociale. Le taux de diplômés de l'enseignement supérieur s'est vu dédoublé. Une nouvelle strate sociale dite «couches moyennes nouvelles» s'est fait sa place dans un monde social marqué par l'accès des *white collars* au capital scolaire et aux emplois, tout spécialement dans un monde du travail de plus en plus «tertiarisé». L'ascension sociale d'enfants de familles d'origine «populaire» est devenue un phénomène de masse pendant les Trente Glorieuses, le destin d'Annie et de Pierre est loin d'être atypique. Il s'agit donc d'une réalité sociale à visage double: d'un côté une face macrosociologique représentée par des indicateurs statistiques qui nous parlent du nombre d'enfants au niveau du secondaire et tertiaire selon la CSP de leurs parents ou de la composition de la structure sociale selon l'appartenance aux milieux sociaux; de l'autre, la réalité sociale «subjective» vécue sous forme de trajectoires individuelles et d'événements biographiques «personnels». Vu à travers un «macroscope» sociologique, Annie et Pierre représentent bien un type de société marquée par une mobilité sociale relativement forte, par un effet d'«ascenseur social» emmenant la grande majorité de la population des sociétés industrielles avancées d'après-guerre à un niveau de vie relativement élevé et ouvrant des chances d'accès à une carrière professionnelle sur la base d'une carrière scolaire accessible à des familles qui, une génération plus tôt, n'auraient sans doute pas eu la chance de connaître, selon la probabilité statistique du moment, un tel destin. Ce qui distingue néanmoins Annie et Pierre de la masse de leurs consœurs et confrères est leur façon de s'arranger avec ce destin collectif, ou, plus exactement, de ne pas tout simplement s'en arranger. En effet, au lieu de le subir passivement comme s'il s'agissait d'une chose naturelle ou d'une fatalité, au lieu de tenter de réduire les dissonances cognitives et morales allant de pair avec l'habitus clivé en essayant de balayer le mieux possible les traces d'origine sociale et les signes de leur culture familiale de départ, les deux choisissent de se servir de leur propre expérience sociale comme force motrice d'une mise en question radicale et durable du monde social qui leur a fait vivre cette expérience. En outre, l'habitus clivé semble avoir comme vertu, en dehors du malaise dans le monde social qui l'accompagne si souvent, de ménager une distance réflexive par rapport à la réalité sociale. Se trouvant arraché à son monde d'origine sans faire entièrement et durablement partie du «nouveau monde» atteint dans l'ascension sociale, l'individu marqué par l'habitus clivé ne partage pas l'évidence du «ça va de soi» de ce monde social qui l'entoure. Il est confronté au fait de ne pas se trouver tout à fait à l'aise dans ce monde, jamais tout à fait adapté pour lui et accepté par lui, conscient que les gestes et la parole risquent à tout moment de démasquer l'imposture, de trahir le bourgeois gentilhomme, de tendre un piège au nouveau riche dont le manque d'ancienneté de l'ancrage dans ce monde lui enlève aussi sa légitimité de présence, tout simplement:

sa raison d'être là. Chacun chez soi! La théorie du *Marginal Man* de PARK [1928] a bien mit en lumière les dispositions mentales accompagnant l'état d'*outsider*: le fait de se trouver dans un monde non familier prédispose à un regard distant et curieux, à une réflexivité permanente: il faut être sur le qui vive quand on manque de confiance dans l'ordre de choses dite de la «normalité».

Annie et Pierre ont, chacun à leur façon, fait de nécessité vertu en choisissant une forme de vie leur permettant de tirer profit de ce malaise, de cette distance à la normalité. L'une en prenant la plume pour témoigner de son expérience sociale partagée avec tant d'autres qui se retrouvent dans ses récits. Annie Ernaux offre ainsi à ses lecteurs des instruments pour mieux comprendre ce qui leur est arrivé (et qui leur arrive toujours), pour analyser leur propre vécu et leur propre façon de vivre le déracinement social. Ce sont des instruments de connaissance qui apportent des lumières, de l'*Aufklärung*, et qui permettent de s'approprier un peu mieux sa propre vie, sa propre biographie. Pierre Bourdieu en fait autant tout en empruntant d'autres chemins, d'autres façons de parler du monde social, de le faire parler; et là aussi ses lecteurs se retrouvent, ont accès à un autre regard sur leur propre existence et identité sociales.

Travail de deuil? Auto-socioanalyse? Exorcisme? Thérapie? Désenchantement? Quelle que soit l'étiquette que l'on veuille bien coller à cette pratique heuristique, il semble bien qu'elle permette de produire une forme d'auto-réflexivité, de rapport à soi critique en nous mettant devant l'évidence du fait que la conception narcissique d'une «individualité personnelle originale et irréductible» se relativise considérablement lorsqu'on tient compte des régularités sociales et des traits collectivement partagés, lorsqu'on dépasse les limites de l'individualisme méthodologique pour appréhender le double caractère, objectif et subjectif, de la réalité sociale.

Une telle posture proprement sociologique peut aussi permettre de se protéger contre les formes de violence symbolique si fréquentes dans l'expérience biographique des migrants de l'intérieur, dont la forme ultime est la honte de soi, la honte de ses origines, de ses proches, de ceux que l'on aime. Pierre Bourdieu en témoigne quand il nous raconte de quelle façon son métier de chercheur de terrain lui a apporté les armes nécessaires pour combattre cette violence symbolique:

> Le regard d'ethnologue compréhensif que j'ai pris sur l'Algérie, j'ai pu le prendre sur moi-même, sur les gens de mon pays, sur mes parents, sur l'accent de mon père, de ma mère et récupérer tout ça sans drame, ce qui est un des grands problèmes de tous les intellectuels déracinés, enfermés dans l'alternative du populisme ou au contraire de la honte de soi liée au racisme de classe. J'ai pris sur des gens très semblables aux Kabyles, des gens avec qui j'ai passé mon enfance, le regard de compréhension obligé qui définit la discipline ethnologique.
>
> SCHULTHEIS [2003]

[1] Le titre s'inspire d'un livre de Norbert ELIAS [1981], qui offre à notre avis un bon dénominateur à ce paradoxe caractéristique des deux personnages visés et la figure de Janus de leurs écritures respectives.

[2] En ce qui concerne l'auteur de ces lignes, il a eu la chance de faire connaissance avec les œuvres des deux auteurs à peu près au même moment (au milieu des années 1980). Et dans les deux cas, la lecture a su produire un émerveillement immédiat basé sur le sentiment de s'y reconnaître avec une évidence spontanée et d'y trouver «les mots pour dire» son propre vécu social.

[3] En dehors des sources écrites disponibles, notre contribution se basera surtout sur une série d'entretiens menés avec Pierre Bourdieu lors de la production d'une exposition de ses photos d'Algérie, donnant lieu à une longue réflexion socio-biographique sur son passage de la philosophie vers la sociologie et lors de la préparation de son esquisse d'auto-socioanalyse publié d'abord en Allemagne chez Suhrkamp par l'auteur de ces lignes. L'histoire orale pratiquée lors de ces entretiens touchait surtout aux origines, au point de départ de sa carrière et tout spécialement la période de transition sociale qui nous intéresse ici en vue d'une socioanalyse de l'expérience de la migration intérieure vécue par Bourdieu comme par Ernaux à dix ans de distance.

[4] La forme la plus explicite d'un tel travail d'auto-analyse a été publiée en langue allemande par l'auteur de ces lignes après la mort de Pierre Bourdieu [2002]. Elle est issue de tout un travail de biographie sociale menée avec Bourdieu depuis 1999 autour de ses expériences algériennes, ensuite autour de ses origines et de son ascension sociales. La publication initiale de ce livre en langue allemande relevait d'un choix de Bourdieu lui-même. Il accordait en effet davantage sa confiance aux lecteurs allemands, moins susceptibles que les lecteurs français d'être corrompus par les différents «effets de champs» dont il aura pu tester l'impact malveillant. Il n'est d'ailleurs pas anodin de remarquer que, dix ans après sa mort, la réception de ses œuvres s'élargit et s'intensifie Outre-Rhin alors qu'en France elles semblent se voiler derrière un silence grandissant.

[5] Entretien P. Bourdieu/F. Schultheis, 26 septembre 1999, Collège de France/Paris.

[6] Il faut rappeler, contre ce jugement sévère, que Bourdieu et son groupe ont eu recours à toute une gamme de techniques et d'instruments pour enrichir leur discours scientifique par une sorte de sociologie visuelle et des formes de composition complexe de leurs écrits mettant par exemple en place une forme de réflexivité par l'intermédiaire d'encadrés et de références à des documents visuels (photos, reproduction artistiques, extraits d'entretiens, etc.) Avec la création d'*Actes de la recherche en sciences sociales*, ce style de représentation du monde social a pris un caractère systématique et est devenu, d'une certaine façon, l'image

de marque visuelle de cette revue. Cet investissement stylistique n'était guère motivé par des stratégies de distinction esthétique mais, bien au contraire, par la recherche d'une forme de représentation des réalités sociales multidimensionnelles par-delà l'unilinéarité et l'unidimensionnalité du discours. Grace à l'introduction d'un tel répertoire technique pour une représentation du monde social, Bourdieu s'est donné des instruments adéquats pour la visualisation de sa propre façon de faire de la «*grounded theory*» sous forme de va-et-vient permanent entre la théorie et des données empiriques de toutes sortes.

Bourdieu, Pierre [1998]. *Contre-feux*. Paris: Raison d'agir.

Bourdieu, Pierre et Schultheis, Franz [2001]. «Entretien sur Sartre», *L'année sartrienne*, n°15, pp. 194-207.

Bourdieu, Pierre [2002]. *Ein soziologischer Selbstversuch*. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.

Bourdieu, Pierre [2003]. *Images d'Algérie: une affinité élective*. (éd.). Paris: Actes Sud.

Elias, Norbert [1981]. *Engagement und Distanzierung*. Frankfurt a. M.: Suhrkamp.

Geertz, Clifford [1973]. *The Interpretation of Culture*. New-York: Basic Books.

Park, Robert E. [1928]. «Human Migration and the Marginal Man», *American Journal of Sociology*, n°33, pp. 881-893, 1937.

Park, Robert E. [1937]. «Cultural Conflict and the Marginal Man», *in* Stonequist [1937].

Schultheis, Franz [2003]. «Pierre Bourdieu en Algérie: de l'affinité élective à l'objectivation participante», *in* Bourdieu [2003: 9-15].

Stonequist, Everett V. [1937]. *The Marginal Man*. New-York: Charles Scribner's Sons.

Le poids des ombres… ou l'engagement sous contrainte[1]

Vivianne Châtel

> Quand un rêveur parle, qui parle, lui ou le monde?
>
> Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*

Rêver le monde, dire le monde, se mettre en gage pour dire le monde, écrire le monde ou édifier le monde? Un vrai défi, pour la sociologue que je suis, de tenter d'évoquer ces mots, ces mots pour dire le monde sans dire *tout le monde*, ces mots pour témoigner du monde, pour s'engager, ces mots pour émanciper, pour apprendre à penser par soi-même…

La Littérature – mais peut-être conviendrait-il de dire les Lettres – n'a-t-elle pas pour finalité, en tant que participant des Humanités, «d'être durable, afin d'avoir une chance d'être fixée de façon permanente dans le souvenir de l'humanité», de construire un monde donc, le monde commun, cette «patrie non mortelle d'êtres mortels» dont nous parle Hannah Arendt [1973: 188] et qui donne corps et sens à cette aptitude profondément humaine à penser. N'étant ni sociologue de la littérature ni critique littéraire, je regarderai l'écrivain comme participant de l'édification du monde, comme construisant une œuvre, une œuvre résultante de l'activité de penser, et inscrite comme segment d'une plus grande histoire en train de se faire.

Ainsi *l'autobiographie impersonnelle* d'Annie Ernaux se situe-t-elle au carrefour de deux histoires, celle d'une auteure et celle de ses lecteurs et lectrices potentiel-le-s, représentant-e-s d'un monde qui la déborde largement.

Mon premier regard sur l'œuvre d'Annie Ernaux illustre assez bien la tentative de Georges Perec [2005] de *penser/classer* le monde, et notamment ses «notes brèves sur l'art et la manière de ranger ses livres», quand il s'efforce de réfléchir à un ordre de rangement de quelque chose qui est de l'ordre du désordre. Prendrons-nous ses